

Dimanche

Le dimanche midi, aussitôt la fin de la messe, au lieu de rentrer à la ferme, j'allais déjeuner chez mes grands-parents maternels, Maurice et Marcelle. Mon grand-père était un homme, à la fois, rustre et intelligent sans pour autant avoir la finesse de mon père. C'était quelqu'un qui en imposait et qui occupait une position influente au sein de la commune. Le maire de notre village venait souvent prendre conseil auprès de lui. Le père de ma mère ne jurait que par le travail, une vertu cardinale à ses yeux. Avant de passer à table, je devais me soumettre à un petit cérémonial qui tenait tout particulièrement à cœur à mon aïeul. Je m'y pliais de bonne grâce. Pour mériter mon repas, je devais, au préalable, exécuter, sous son regard, une tâche d'une extrême simplicité, comme tendre l'ouverture d'un sac pendant que mon aïeul y versait du blé ou du maïs. Une fois l'affaire faite, nous passions à table. Un bon feu crépitait dans l'âtre. Je ressentais au sein du foyer de mes grands-parents une douce chaleur, une atmosphère rassurante, bien différente de celle de la ferme familiale. Au début du repas, mon grand-père déplaçait un journal ; il lisait tout en mangeant. Nous déjeunions en silence ; personne ne parlait au cours du repas. Nous mangions des mets simples que ma grand-mère cuisinait avec soin : volailles, lapins, légumes et tartes. Marcelle était la seule à s'atteler aux fourneaux, mais mon grand-père, qui lui se bornait à glisser ses pieds sous la table, ne lui laissait jamais rien passer. Si par malheur, un plat n'était pas à son goût ou que l'assaisonnement ne lui plut pas,

alors, sans aucun ménagement, mon grand-père accablait son épouse de reproches. J'avais de la peine pour ma grand-mère, mais jamais personne n'aurait osé prendre sa défense au risque d'essuyer le courroux de l'autoritaire Maurice. En toute occasion, mon aïeul faisait preuve d'autorité. Je me souviens de l'une de ses manies. Chaque fois qu'il pénétrait dans la cuisine, en passant devant le baromètre accroché au mur, il donnait un coup sec sur le cadran de l'instrument comme s'il voulait le sortir de sa torpeur. L'évolution à la hausse ou à la baisse de la pression atmosphérique semblait avoir une influence sur son humeur. À tout instant, en présence de mon grand-père, les êtres humains tout comme les objets devaient répondre présents et remplir, sans jamais faillir, le rôle qui leur était dévolu.

Le déjeuner dominical rassemblait autour de la table, hormis mon grand-père et ma grand-mère, ma tante Irène, la dernière des sept enfants nés de l'union de mes grands-parents maternels. Irène avait vu le jour *sur le tard*, comme l'on disait à l'époque. Née en 1943, ma tante comptait à peine deux ans d'écart avec Régine, ma sœur aînée, qui avait elle-même vu le jour en 1945. Deux autres jeunes sœurs de ma mère partageaient également notre repas. Elles n'étaient pas encore mariées, mais de manière exceptionnelle, leurs fiancés se voyaient autorisés à s'asseoir à la table de mon grand-père. Je garde également le souvenir de mon oncle Jean à son retour de la guerre d'Indochine. Il a aujourd'hui 85 ans. À la saison des moissons, des ouvriers agricoles employés par mon grand-père étaient également conviés à sa table. Mon aïeul possédait un caractère fort, exigeant, celui d'un homme sans compromis, voire sans pitié. Ma grand-mère préférait le savoir loin de la

maison pour pouvoir jouir d'un peu de liberté. Ces deux-là se parlaient à peine. Au quotidien, leurs conversations devaient se limiter au strict minimum. J'imagine que mon grand-père n'avait pas une très haute opinion de son épouse ; il la jugeait comme étant une personne ignorante. Le plus souvent, il la négligeait et ne s'intéressait pas à sa vie de femme et de mère de famille nombreuse.

Peu de gens trouvaient grâce aux yeux de mon aïeul. Ma sœur Régine en avait une peur bleue. Chaque fois qu'elle était contrainte de rendre visite à nos grands-parents, elle devait prendre bien garde à frapper à la porte avant d'entrer, sinon, sans aucun ménagement, le grand-père lui intimait l'ordre de sortir et de toquer avant d'être autorisée à franchir le seuil de sa maison. Indéniablement, Maurice avait ses têtes, des membres de sa famille qu'il préférait à d'autres. Pour ma part, malgré la rudesse de mon grand-père, je sentais qu'il m'aimait bien. Nous entretenions, l'un avec l'autre, une forme de complicité, mais il fallait toujours prendre garde à ses sautes d'humeur. Mon père, le gendre de mon grand-père, n'était pas, quant à lui, dans les petits papiers de ce dernier. Les deux Maurice étaient tous les deux de fortes têtes. Ils étaient tout le temps en bisbille. À cause de leur inimitié, ils ne se fréquentaient que rarement. Je ne conserve pas de ma jeunesse le souvenir de repas de famille ou de fêtes d'anniversaire réunissant enfants, parents et grands-parents. Je pense qu'ils ont été en froid pendant vingt ans, de 1945, date du mariage de mes parents, à 1965, l'année où mon grand-père s'éteignit. Juste après son mariage, mon père commença, contraint et forcé, sa vie d'agriculteur avec bien peu de moyens. Maurice, mon père, sollicita l'aide de Maurice, son beau-père. Il lui demanda de lui prêter son cheval

de trait. Mon grand-père refusa purement et simplement de dépanner son gendre. Il n'en fallut pas plus pour mettre le feu aux poudres.

En vieillissant, mon aïeul, cet homme d'apparence robuste que rien ne semblait effrayer, fendait parfois l'armure. Je me souviens que la vieillesse lui faisait peur, que la maladie le hantait. Il disait à qui voulait l'entendre qu'il aurait aimé avoir vingt ans de moins. Il s'en est allé à l'âge de 65 ans, emporté par une longue maladie pulmonaire particulièrement éprouvante. Après son décès, ma grand-mère Marcelle a vécu une retraite heureuse, entourée de ses enfants qui pouvaient enfin voir leur mère sans craindre les foudres de leur géniteur.

À l'évocation du souvenir de mes grands-parents maternels, me revient en mémoire la vision d'une cigogne empaillée trônant dans une chambre de leur maison. Déjà à cette époque, la taxidermie, une pratique en vogue au 19^e siècle, était en voie de déclin. La seule idée de me retrouver confrontée à cet oiseau au bec effilé comme une dague, de croiser son regard fixe et vide m'effrayait au plus haut point ; j'en faisais des cauchemars.

Le dimanche midi, après la messe, nos deux plus jeunes sœurs regagnaient la ferme familiale en compagnie de nos parents. À l'heure où je prenais place autour de la table de nos grands-parents maternels, Régine, quant à elle, se rendait chez nos grands-parents paternels où elle avait ses habitudes.

Comment les définir sans leur faire de tort surtout à ma grand-mère au doux prénom d'Alice qui lui allait si bien. Derrière cette douceur, certes apparente, une femme de caractère, un

peu fière, se dévoilait chaque fois que la situation l'imposait. Elle pouvait surprendre. Très croyante et pratiquante, elle ne manquait jamais une messe, une prière ou autres vêpres, par tous les temps, sachant que la ferme se situait à l'écart du village. À l'église, c'était peut-être le seul endroit où on était sûr de la rencontrer. Elle ne « descendait » au village que pour se rendre à l'église ou au cimetière. Elle ne fréquentait quasi personne hormis ses enfants et petits-enfants plus une cousine Adrienne, qui « tenait » la seule cabine téléphonique du village. Alice était solitaire, un peu secrète aussi. Faut préciser que ma chère grand-mère était mal entendante, ce qui participait inévitablement à cette forme d'isolement. Mais sa surdité n'était pas un obstacle à la communication. On parvenait à se faire entendre, il suffisait d'élever la voix. Certes les conversations avaient leurs limites, mais suffisaient à se faire comprendre. Des moments furtifs, mais satisfaisants, toujours. Elle avait parfois la critique un peu acerbe, mais c'était dit...

À de rares occasions, nous passions la nuit chez eux, mes sœurs et moi (2 à la fois).

Le souvenir qui me revient est le moment où ma grand-mère, le soir venu, avant d'aller se coucher, dénouait son chignon, lissait ses longs cheveux gris pour en faire une belle et longue natte. C'était si féminin presque romanesque. Petit souvenir inoubliable...

Les pinces retirées étaient glissées dans la poche du tablier jusqu'au lendemain très tôt le matin. La journée ne pouvait commencer sans les cheveux remis en place.

Alice et Louis ont eu 4 enfants, dont Maurice, mon père, l'aîné ; André, le second, lui, n'a jamais quitté sa mère.

Louis, le grand-père, était un tout autre personnage. Un homme de taille moyenne et de beaux yeux bleus. Absent tout en étant là, mis un peu à l'écart au fil du temps, car sa grande faiblesse fût hélas, l'addiction à la boisson, comme beaucoup à l'époque paraît-il. Forcément, l'amour n'a pas résisté et le couple a lentement basculé dans l'indifférence. Il n'y avait pas vraiment de scènes de ménage, Louis n'avait tout simplement plus son mot à dire. Alice avait alors endossé le rôle de chef de famille, secondée par son fils André. Louis continuait à se réfugier dans la boisson en dehors de la maison puisque tout était sous clé, sauf au cours des repas. Alice surveillait de près. Pour satisfaire ses besoins, il lui fallait descendre au village qui comptait deux bistrots. Les retours étaient parfois difficiles.

Malheureusement, il n'était plus d'aucune utilité à la ferme. André et Alice lui menaient la vie dure, reproches et insultes étaient monnaie courante.

Parfois, il me faisait pitié. Il n'était pas méchant, encaissait tout. On ne savait quoi lui dire. Un peu de douceur lui aurait peut-être fait du bien... assis dans son coin tel un objet abandonné. Le sourire parfois dans ses beaux yeux aux contours bombardés de rides profondes et la casquette toujours bien accrochée d'où s'échappaient quelques rares mèches de cheveux.

Louis s'en alla sans faire de bruit, un peu comme il a vécu, à l'âge de 65 ans.

Dimanche après-midi, après avoir déjeuné chez mes grands-parents maternels, s'il faisait beau, on allait avec mes tantes s'asseoir sur le banc devant la maison. Puis venait l'heure des vêpres, la seconde, mais néanmoins incontournable

cérémonie religieuse dominicale. Ensuite, suivant les saisons, on traînait dans les rues, on faisait du vélo ou si c'était la période, je partais à l'école retrouver mes sœurs et les copines. Nous fréquentions l'endroit toute la semaine, mais nous avions plaisir à y retourner le dimanche dans un contexte totalement différent. C'était bien là la seule échappatoire dont nous disposions pour nous divertir et échapper, ne serait-ce que quelques heures, à notre cadre familial. En hiver, à la saison où les journées sont le plus souvent tristes et sombres, nous aimions nous réfugier dans la douce chaleur de l'école. À l'origine, le bâtiment avait été conçu de manière à accueillir deux classes, mais compte tenu du nombre réduit d'enfants en âge d'être scolarisés, la municipalité ou l'Éducation nationale avait pris la décision de regrouper l'ensemble des élèves dans une seule et unique salle de classe. À l'initiative de notre instituteur, la seconde pièce avait été transformée, pour notre plus grand bonheur, en une salle de jeux. On y trouvait une table de ping-pong et des jeux de société, comme le jeu des mille bornes. Notre maître, pour notre seul plaisir, y installa un poste de télévision. Il fit l'acquisition de ce bien encore rare à cette époque, sur ses propres deniers. Tous les enfants de la commune ou presque aimaient à se retrouver dans l'enceinte de l'école chaque dimanche et parfois même le samedi après-midi. Ici, dans ce doux cocon, chacune d'entre nous se sentait en sécurité. L'esprit dégagé, nous laissions libre cours à notre joie d'être ensemble et de nous amuser à l'abri des scènes de ménage. Pendant quelques heures, nous pouvions oublier nos peines.